N° 39 — 4e ANNÉE

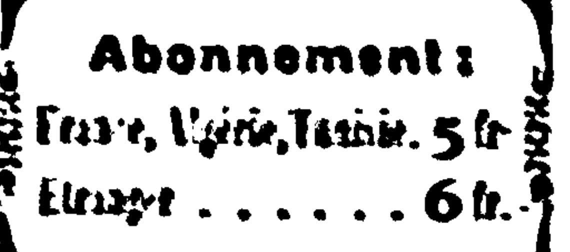
Prix du Numéro : 30 Centimes



Rédaction et Administration :

Passage du Caravansérail, 6

AGHA-ALGER



DÉPOT : chez M. RELIN

Agence de Journaux

1, Rue Dumont d'Urville

ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

Communication entre les Deux Mondes

PRESCIENSE OSTENSIBLEMENT MANIFESTÉE

Il est bon de connaître les liens du monde universel, qui rattachent le monde visible au monde invisible. Il est essentiel d'ailleurs de dissiper le doute et le scepticisme qui jettent le trouble dans les esprits chancelants ou peu affermis sur les évènements qui se manifestent entre les deux mondes.

La charité et la bienfaisance telles que les pratiquait l'éminent et incomparable Vincent de Paul, ne peuvent régner qu'à la faveur de l'union, de la concorde, du dévouement et de la générosité pratiqués par cet esprit sublime qui a fait et qui fera l'honneur de sa génération et de celles qui la suivront.

Les manifestations et les communications avérées et concordantes du monde visible avec le monde invisible ont existé dans tous les temps et dans tous les lieux.

Les exemples de ces manifestations et communications sont innombrables. Elles sont destinées à rallier ceux qui vivent sur la terre avec ceux qui habitent l'espace infini.

L'antiquité fourmille d'évènements d'apparitions d'esprits et de communications entre les vivants et les morts.

Aujourd'hui, grâce au spiritisme, ces rapports des invisibles avec les visibles se pratiquent couramment. Autrefois ces rapports, entre les deux mondes, étaient plus rares ou plutôt ils étaient moins connus ; ils étaient surtout entravés par le cléricalisme, qui, dans tous les temps, n'a produit que l'ombre et engendré l'ignorance, les préjugés et le fanatisme.

Quant à ce qui concerne les communications et les apparitions du monde invisible, nous nous bornerons à citer celles qui sont prouvées, d'une manière évidente.

Pour commencer nous citerons le fait suivant, authentiquement prouvé.

Nous trouvons dans le journal intitulé : *The Annali dello Spiritisme de Turin* le fait suivant touchant la vie de Maria di Agréda, médium espagnol, né en 1602 de notre ère. »

Ce médium publia un livre intitulé : *La Cité mystique de Dieu.* Mais Rome plaça cet important ouvrage à *l'index expurgatorium.*

Maria di Agréda, à l'âge de 18 ans, entra dans un couvent, à Burgos, où les phénomènes de lévitation, visions, prophéties, apports et dédoublement furent constatés par un grand nombre de personnes. Les événements de cette médiumnité extraordinaire excitèrent tellement l'attention publique, que Philippe IV, d'Espagne, souleva une correspondance avec elle, qui continua sans interruption, pendant 22 ans.

Ce médium étrange avait l'habitude de tomber profondément en trance, et, dans ces occasions, son esprit voyageait à New-Mexico ; elle dépeignait les gens, leurs habitations, leurs costumes, leurs armes, etc., etc. ; elle tenait de longues conversations avec les personnes qui l'entouraient. Elle fit une foule de révélations aussi étranges que véridiques.

Elle mourut en 1665, au couvent d'Agréda dont elle était la supérieure.

Sa correspondance avec Philippe IV fut publiée seulement en 1855.

Voici un autre fait patent, dont l'évidence est absolue.

« Il mourut, en 1880, à Effingham, Etats-Unis, une jeune fille âgée de 14 ans, nommée Maria Forestier. Trois ans après, sa mère eut d'ailleurs une autre fille, qu'elle appela Hélène, qui, à peine put-elle parler, prétendit s'appeler Maria. Mais lorsqu'elle vint, pour la première fois, à Effingham, elle reconnut la maison où avait habité sa sœur Maria ; elle appela par leur nom les amies de sa sœur.

Un jour, on la conduisit à l'ancienne école de sa sœur ; mais à peine fut-elle entrée dans la salle d'étude, qu'elle se dirigea vers la place occupée autrefois par la morte en s'écriant : « Voilà ma place. »

Ce fait de ressouvenir ne peut faire l'ombre d'un doute, puis-

qu'il est avéré et confirmé par de nombreuses personnes.

Le fait suivant, qui s'est produit à Vouziers (Ardennes), le 4 mai 1897, mérite d'être relaté :

Le docteur Gueilliot, accompagné de nombreux témoins, assistait une pauvre femme agonisante, dont la fin était prochaine.

Tout à coup un étrange mouvement se produisit. Une agitation convulsive et fébrile agita la mourante, qui s'écria :

« Oh ! mon Dieu... voilà le feu... Les pauvres femmes... elles se bousculent vers la porte... Pas par là !... il n'y a pas de porte... les pauvres jeunes filles, toutes si bien habillées... Sauvez-les... les voilà qui prennent feu... mais sauvez-les donc ! Oh ! toutes les jupes qui flambent... Quels cris !... Les voilà tombées au travers de la porte... tout flambe... le plafond s'écroule... Oh ! celles qui sont dans le champ derrière... elles ne voient pas la porte de sortie, elles roulent, elles s'entassent. La pauvre femme, tirez-là donc... »

Cette mourante assistait à l'incendie du bazar de la charité, à Paris, que l'on connaissait, à Vouziers, avant que le télégraphe leur en apportât la nouvelle.

Ce phénomène étrange de télépathie constitue un fait vraiment extraordinaire et inexplicable ; car on ne conçoit pas qu'une personne à l'agonie et mourante puisse recouvrer instantanément une lucidité et une perception aussi claires et aussi réelles, à l'heure de l'extrême agonie, les facultés intellectuelles annihilées par l'état de prostration de l'agonisante. Une telle situation ne s'explique pas matériellement.

Mais voici un autre fait tout récent qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus merveilleux.

Nous lisons dans le journal *La Nouvelle Presse*, sous la signature de Ch. Proth, le fait suivant très curieux, de prescience :

« Il est excessivement rare qu'une prophétie présente toutes les garanties de certitude et de précision qui éloignent toute discussion. Aussi devons-nous signaler un phénomène de prescience qui est actuellement soumis à l'Académie de médecine italienne et auquel le roi est mêlé indirectement, il est vrai.

« Un des grands médecins italiens, le docteur Sarti, soignait depuis quelque temps pour « neurasthénie et troubles nerveux graves », une dame appartenant à l'aristocratie romaine. Le docteur fut appelé, le 3 décembre dernier. Sa cliente avait passé une nuit épouvantable, agitée d'affreux cauchemars. Elle remit à son médecin une lettre qu'elle le priait de faire parvenir au roi et dans laquelle elle le suppliait de courir au secours de la ville de Messine qu'un effroyable cataclysme menaçait. Je vois, ajoutait-elle, la mer s'unissant à la terre pour engloutir la belle cité. Cet affreux malheur aura lieu le 18 ou le 28 décembre ». Le médecin lui promit d'envoyer cette lettre au roi et lui prescrivit des calmants.

« Dans la nuit du 7 au 8, nouvelle crise. La dame pleurait, demandant si le roi avait fait évacuer Messine. Le 17 et le 27, toujours la nuit, nouvelles crises ; à la dernière date, la malade vit ses troubles prendre fin. Elle tomba dans un profond sommeil, le 28, au lever du jour... La catastrophe avait eu lieu. Les indications données étaient exactes : la date, 28 ; le lieu, Messine ; la terre et la mer, tremblement de terre et raz de marée.

« Le docteur Sarti ne doute plus de la réalité de la prescience en présence de précisions aussi brutales. La faculté de médecine va tenter de nombreuses expériences avec la prophétesse et le roi qui n'avait vu, dans cette lettre, que les propos d'une hallucinée, a demandé qu'on le mette au courant de tout ce que les médecins vont remarquer d'intéressant au cours de leur examen.

« Tout commentaire est superflu. On voit que cette prophétie est réelle, et combien la discussion devient impossible. Ce ne sont pas des termes vagues qui ont été employés, mais le terrible événement prédit s'est accompli au lieu, à la date et dans les conditions portés à la connaissance, *avant la date* de personnes que leur haute situation met à l'abri de tout soupçon de parti-pris ou de bénévole crédulité. »

Ce fait, vraiment prodigieux, de prescience télépathique, prouve que les révélations, qui se produisent de toutes parts, constituent des événements patents, et d'une évidence absolue, qui ne peuvent être niés.

Dieu se révèle constamment à l'humanité par une foule de moyens ; car les inspirations pleines de lumière des esprits supérieurs, apôtres de Dieu sur la terre, constituent des fanions destinés à nous montrer le chemin que nous devons suivre fidèlement et la voie, qui nous est tracée par notre destinée, afin de remplir dignement notre mission terrestre.

Les communications continuelles qui se produisent entre les deux mondes et les faits merveilleux de prescience qui se manifestent, sont un indice de la solidarité humaine, dans les événements de la vie.

. Par la suprême bonté de Dieu, des esprits supérieurs sont commis pour remplir la sublime mission, consistant à éclairer et à secourir l'humanité terrestre, dans tous ses besoins.

Ces missionnaires et apôtres de l'humanité souffrante remplissent un rôle sublime.

Parmi ces hommes admirables de charité et de dévouement, l'héroïque et illustre Vincent de Paul marche en tête de cette phalange d'esprits bienfaisants.

Ah ! dans les heures pénibles de la vie, élevons nos pensées et nos aspirations vers les mondes supérieurs ; adressons-nous surtout à l'éminent et incomparable Vincent de Paul, dont la charité inlassable ne reste jamais sourde aux supplications qui lui sont adressées. Ce grand esprit supérieur continue d'être l'âme de toutes les œuvres de bienfaisance et le soutien de l'humanité souffrante.

Déchaud, *Publiciste à Oran.*

MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

I

> L'être humain continue à se transfigurer de vie en vie après la manifestation présente.
>
> Henri Carle.

Ceux de nos lecteurs qui se sont occupés des questions relatives

aux phénomènes psychiques connaissent l'ouvrage publié chez F. Alcan, sous le titre *Hallucinations Télépathiques*, dont l'auteur est F. W. H. Myers. Il est donc connu en partie en France. Cet écrivain a fait paraître récemment un livre fort intéressant sur *la Personnalité Humaine*. Cette œuvre publiée en anglais a été traduite en français par le Dr S. Jankelevitch. C'est de cette traduction que nous nous servons pour faire connaître les idées de l'auteur.

A l'appui de sa théorie, M. Myers cite un assez grand nombre de faits qui se trouvent consignés dans les seize volumes des « Proceedings of Society for Psychical Research », dans les neuf volumes du « Journal of Society for Psychical Research » et dans « Phantasms of the Living ». Les matériaux accumulés dans ces recueils étaient de nature à tenter un esprit généralisateur, qui, placé devant tous ces phénomènes dùment constatés d'altération, de la personnalité, d'apparitions, de hantises, de possession, d'extase, d'hallucinations, etc., devait se poser la question de savoir si tous ces phénomènes ne découlaient pas d'une loi générale ou d'un principe supérieur, sinon mystérieux et caché.

C'est ce qu'a fait F. W. H. Myers, et voici ses idées.

La personnalité humaine constitue un agrégat d'innombrables personnalités inférieures dont chacune conserve ses caractères propres, avec cette restriction toutefois qu'une personnalité plus vaste unifie l'ensemble de toutes ces personnalités et exerce sur elles un contrôle continu, quoique incomplet.

Le *moi conscient* de chacun de nous ou, comme Myers l'appelle, le moi *Supraliminal* est loin de comprendre la totalité de notre conscience plus vaste, des facultés plus profondes dont la plupart ne se font pas sentir pendant la vie terrestre et qui s'affirment dans leur plénitude après la mort.

Nos lecteurs ont souvent vu le mot *Subliminal* employé par ceux qui cherchent à donner des phénomènes spirites une autre explication que nous.

Limen, liminis, est un mot latin qui, en français, signifie *seuil*. Le mot latin *sub* veut dire *sous, au-dessous*. Le mot *subliminal* veut

donc dire *qui est au-dessous du seuil.* Myers propose d'employer ce mot pour désigner tout ce qui se trouve au-dessous du seuil ordinaire ou, si l'on préfère, en dehors de la limite ordinaire de la conscience.

Notre âme serait partagée en deux parties; au-dessus le *supraliminal*, ce dont nous avons conscience; au-dessous le *subliminal*, veut donc dire *qui est au-dessous du seuil.* Myers propose d'employer ce mot pour désigner tout ce qui se trouve au-dessous du seuil ordinaire ou, si l'on préfère, en dehors de la limite ordinaire de la conscience.

Notre âme serait partagée en deux parties; au-dessus le *supraliminal*, ce dont nous avons conscience; au-dessous le *subliminal*, ce dont nous n'avons pas conscience, c'est-à-dire des sensations des pensées, des émotions qui peuvent être fortes, définies et indépendantes, mais qui, en vertu de la constitution même de notre être, émergent rarement dans ce courant *supraliminal* de notre conscience que nous identifions avec nous mêmes.

Donc il y aurait deux *moi :* le moi *supraliminal* et le moi *subliminal*. Ce dernier reste ordinairement subliminal, c'est-à-dire que nous n'en avons pas conscience. Cependant il peut y avoir non seulement *coopération* entre ces deux *moi* quasi indépendants, mais aussi des changements de niveau et des alternances de la personnalité, de sorte que ce qui se trouvait au-dessous de la surface peut arriver à la surface et s'y maintenir d'une façon provisoire ou permanente. Tout *moi* dont nous pouvons avoir connaissance n'est en réalité autre chose qu'un fragment d'un *moi* plus vaste révélé d'une façon qui se trouve limitée par notre corps matériel qui n'en permet pas sa manifestation complète.

Tout un groupe de phénomènes montre que ces émergences subliminales, que les impulsions et les communications qui arrivent des couches profondes de la personnalité à ses couches superficielles diffèrent souvent de tout élément connu de notre vie supraliminale ordinaire. Elles en diffèrent en ce qu'elles impliquent une faculté dont nous n'avions eu aucune connaissance précédemment et qu'elles se produisent dans un milieu dont nous n'avions eu

jusqu'ici aucune idée. La télépathie, la perception de pensées et de scènes éloignées sans l'intermédiaire des organes des sens suggèrent soit une extension incalculable de nos facultés mentales, soit une influence exercée sur nous par des esprits plus libres et moins entravés que le nôtre.

L'hypothèse du moi subliminal n'implique pas chez Myers l'exclusion complète de l'hypothèse des esprits. Nous trouvons donc chez l'auteur une grande loyauté.

Tout homme est à la fois unitaire et complexe ; il hérite de ses ancêtres terrestres un organisme multiple et pour ainsi dire *colonial*, polyroïque et peut être aussi polypsychique, et de plus une âme ou un esprit inaccessible à nos moyens actuels d'analyse et qui dirige et unifie cet organisme ; cette âme a pris naissance dans un milieu spirituel ou métaéthéré, et, lors même qu'elle est incarnée elle reste en communication avec ce milieu et y retourne après la mort corporelle.

On peut considérer sa conscience comme un attribut général caractérisant, à un degré plus ou moins prononcé, tous les états de la vie animale et de la vie végétale, comme la contre-partie psychique de la vie. Tout acte ou tout état peut donc être considéré comme conscient, lorsque le sujet est capable de s'en souvenir dans des circonstances déterminées. On pourrait citer de nombreux exemples de souvenirs apparus d'une façon inattendue et se rapportant à des expériences et à des actes qu'on croyait disparus complètement de sa mémoire.

Essayons de nous représenter la façon dont se produit la *désintégration* de la somme totale de conscience. Si la façon dont une simple cellule est capable de conserver son unité, constitue pour nous un mystère, le fait de la réunion de plusieurs cellules en vue d'une vie commune et indépendante est un mystère plus grand encore. Dans l'unité collective de certaines *colonies animales* nous avons une sorte d'esquisse ou de parodie de notre propre existence complexe. Nous trouvons chez l'homme l'expression la plus parfaite à la fois de la complexité coloniale et du contrôle centralisé.

Dans le cas des hythériques les facultés sur lesquelles le moi

supraliminal a perdu tout pouvoir de contrôle continuent d'obéir aux ordres de la conscience *subliminale*. Ce sont des cas d'*isolement* de certains éléments de la personnalité, ces éléments assumant une existence quasi-indépendante et prenant la forme, soit d'idées fixes, soit de représentations physiques tels les hallucinations et les troubles persistants du goût et de l'odorat.

Dans tous ces cas, la scission entre les éléments de la personnalité, n'atteint pas les profondeurs de l'être psychique.

Mais il existe des cas où la scission est très profonde. Il n'est plus question ici de l'exagération morbide d'une émotion, mais toute une portion de la personnalité a subi un développement indépendant du reste de l'être psychique.

Tel est le cas de Félida X..., observé par le Dr Azam, celui de Mary Reynolds observé par le Dr Weir Mitchell. On assistait dans ce dernier cas à une transformation complète de caractère, l'insouciance infantile de l'état secondaire remplaçant les préoccupations tristes et sombres de l'état primitif.

Citons in-extenso le cas suivant publié par le Dr Osgood Mason (novembre 1895).

(A suivre) Isidore Leblond.

PETITES TABLETTES

RÉMINISCENCES

II

« La fille noble fut volée à ses parents par un saltimbanque d'alors, le Fallot d'aujourd'hui. Dans la roulotte du saltimbanque, il y avait un pitre, le Florent d'aujourd'hui. Il malmena beaucoup la fille volée ; il fut méchant pour elle. Il y avait aussi, dans cette roulotte, une femme revêche, une bohémienne souffrant, elle aussi des rudesses de l'homme, la Fallot d'aujourd'hui.

« Fallot gagnait mal sa vie, ses talents étaient sans importance, la femme était toujours malade, le pitre était piteux. Le rapt de la fillette fut le pactole coulant à nouveau chez Fallot.

« Elle était belle, intelligente, gracieuse, savait chanter, danser, réciter. Elle devint bientôt l'étoile de la troupe. Elle alla même plus loin, elle fut et l'actrice et l'auteur. Elle composa les scènes et les joua ensuite ; elle écrivit les poésies et les récita elle-même. Qu'eut-elle pour récompense? les lazzis du pitre, les gémissements de la femme, les rudesses du barnum.

Au milieu de ces misères, la fille volée songeait. Elle songeait au château paternel. Elle se souvenait des caresses de sa mère, des douceurs de son père. Elle rêvait de s'enfuir, de courir à Paris, d'y chanter, non sur un tréteau, mais sur une vraie scène ; de réciter, non ses œuvres, mais du Racine et du Corneille ; de danser, non sur la corde ou sur des œufs, mais à la cour du Roi, devant les belles princesses et... qui sait, peut-être y retrouver sa mère et le comte son père...

« Hélas ! les saltimbanques meurent jeunes. La pauvre petite étoile s'éteignit de bonne heure emportant dans ses ailes dorées le souvenir de son beau rêve.

« Allah est grand et, dans son paradis, les rêves de la terre se réalisent toujours. Le paradis, pour la fillette, fut d'apprendre, de la bouche d'un bel ange, qu'elle serait un jour une grande cantatrice, que sa voix mélodieuse et puissante interpréterait les maîtres de la musique ; que les sultans, les pachas, accourraient pour l'entendre, que sa parfaite diction, le souvenir de sa vie tragique et de ses souffrances de ses douleurs, ferait d'elle une tragédienne au masque farouche, une de ces actrices que l'on entend une fois dans sa vie et dont on se souvient toujours.

« Puis, oh surprise ! Barnum, le pitre, la bohémienne, moururent aussi. Allah, qui est juste, les retint à la porte du Paradis. L'étoile eut pitié d'eux, elle implora leur grâce.

« Allah, qui est bon, dit à l'étoile : « Tout peut s'arranger. Tu dois devenir une grande étoile au firmament de l'art, ce sera pour l'époque ou les terriens, moins matériels, sauront aimer le beau,

le vrai, le juste. En attendant il faut aller t'instruire, stimuler ton esprit des nobles exemples laissés sur la terre par les maîtres du passé ; fortifier ton âme et t'élever jusqu'aux hauteurs du sublime. Il te faudra lire, observer, interroger, écouter, peu parler, penser beaucoup. ».

« Tout cela, petite étoile, exigera toute une existence d'humilité, d'obscurité, de travail préparatoire et incessant. Il te faudra une famille, prends ces trois esprits. Pour le rachat de leurs torts, ils devront t'aider dans tes travaux, prélude d'une existence de gloire, de talent, de vertu, d'art suprême. Ils devront être pour toi, désormais, bons, autant qu'ils furent mauvais ; aimants, autant qu'ils furent secs et insensibles pour toi jadis ; dévoués, désintéressés, autant qu'ils furent exigeants et rapaces. Alors je pardonnerai et ils entreront dans le Paradis enchanteur où coule le nectar, où règne l'éternel printemps.

« Et voilà comment, Barnum devint Fallot ; la bohémienne souffreteuse, la mère Fallot ; le pitre au nez rubicond, Florent le fils ; la gentille étoile, Jeannette, la fille Fallot ».

La morale de ce conte est : qu'il importe peu de savoir qui nous avons été, ce qu'importe, c'est de savoir qui nous sommes.

Faisons un inventaire minutieux et sincère de nos défauts et de nos qualités. Efforçons-nous de diminuer les premiers et d'augmenter les seconds.

Cherchons à nous bien connaître pour que l'incarnation actuelle nous soit profitable et nous fournisse de solides matériaux pour l'existence future.

« Ce qu'il nous importe le plus de connaître, nous dit Fourier, c'est l'homme, ses passions, leur but, leur destinée sociale. Tant que nous voudrons imaginer cette destinée nous ne la connaîtrons jamais. La découvrir par observation, par analogie, et non par imagination, voilà le devoir. »

Notre idée se cabre à l'idée d'avoir eu bien des chutes pour arriver jusqu'à notre état actuel. Soyons plus humbles.

L'homme s'ignore lui-même. Il sait peu de choses des lois de l'univers ; il ne sait rien ou presque rien des forces qui sont en

lui. Le « *connais-toi toi-même* » du philosophe grec est resté, pour l'immense majorité des humains, un appel stérile.

Oui, mais voilà. Pour se corriger d'un défaut, d'un vice, il faut s'apercevoir qu'on le possède. On voit les moindres défauts d'autrui sans se douter que soi-même on est la proie des moindres défauts, peut-être cent fois plus grands que les siens.

Orgueil ! orgueil qui nous pousse à ne trouver rien de bien qu'en nous ! Soyons donc francs envers nous-mêmes. Faisons connaissance avec notre caractère et surtout ne le gâtons pas. Ceux que l'on gâte deviennent généralement très mauvais et ceux qui les ont gâtés sont les premiers à en ressentir les effets.

« Si chaque homme, a dit l'ex-ministre Baïhaut, descendait en lui-même, examinait les menus actes de son existence, les indélicatesses qu'il a commises, les mensonges qu'il a fait, les capitulations de conscience devant lesquelles il n'a point reculé ; s'il envisageait le détail de ses imaginations, de ses convoitises, de ses vilenies, comme en public, étalés devant la foule en pleine lumière, mettrait sur sa joue le rouge de la honte, dans son âme, le frisson de l'épouvante. »

Méditons ces paroles...

Je croyais que les Fallot. dont j'ai raconté l'histoire, n'étaient plus. Ils vivent encore. Peut-être cet article tombera-t-il sous leurs yeux. Qu'ils veuillent bien ne pas le prendre en mauvaise part. Il est tout à leur avantage puisqu'il démontre clairement qu'ils sont sur la voie du progrès.

Mademoiselle Fallot ne devra voir. dans tout ceci, que le but à atteindre. Pour elle, le but c'est, comme l'a si bien dit Yllioub le Taleb, l'avenir, la prochaine existence.

Je n'ai pas cherché à dévoiler un beau rêve, mais à faire jaillir la vérité. Je n'ai pas cherché à blesser, mais seulement à instruire.

Que Fallot sache bien que le passé, pour chacun de nous, a des tâches, des souillures, des fautes, des iniquités. et que voir en lui un ancien barnum brutal, un voleur d'enfant, un bateleur de foire, n'implique pas qu'il ne puisse être désormais, bon père, bon époux, bon citoyen, bon pour tous.

Il paraît que Madame Faliot est constamment souffrante. Il ne faudrait pas que cette digne personne suppose, ne fut-ce qu'une minute, que j'ai fait pièce de son état dans l'histoire d'Yllioub. Si elle souffre aujourd'hui, c'est au milieu de la plus parfaite affection des siens et c'est avec, pour la consoler, les soins délicats d'une fille dévouée et aimante, les tendresses d'un époux. Cette souffrance a une origine, la chercher dans le passé est le devoir, la logique.

Quant à Florent, c'est un jeune homme. Il se moque du qu'en dira-t-on. Si réellement il fut pitre, il doit encore aimer à faire des cabrioles, il en fera une, rira en se relevant, tout sera dit.

Puis, enfin, si l'histoire du taleb est vraie, les Fallot auraient gagné au change, seraient, je le répète, sur le chemin de la progression.

Si Jeannette est à l'école de la grande vie terrestre pour revenir ensuite, sur cette terre, y jouer un beau rôle, il doit y avoir, de par le monde, d'autres âmes semblables à elle, ayant besoin de beaucoup s'étudier pour découvrir l'avenir — je dis l'avenir, non le passé — et générer beau, grand, vrai, pour l'existence prochaine.

Comment ces âmes découvriront-elles cet avenir?

En ne recherchant que les jouissances élevées de l'intelligence, en s'efforçant d'étouffer en soi la brute et de développer l'ange, je pourrais dire le Dieu.

Nous éprouverons alors la satisfaction indicible de nous trouver grandis de cette grandeur qui ne doit rien à la naissance, aux vanités terrestres. Notre œil fortifié verra, sans fatigue, les divins rayonnements de notre âme pouvant s'élever plus haut, vers les régions de la lumière et s'abreuvera plus largement aux sources des vérités éternelles.

Enfin, quand l'heure d'une nouvelle réincarnation sonnera, quand il faudra de nouveau descendre et prendre corps sur la planète, les vérités dont nous nous serons nourris jadis se réveilleront. L'être que nous formerons, homme ou femme, portera en lui ces vérités à l'état latent, elles feront partie de sa constitution morale et se révéleront par des aptitudes plus puissantes, des capacités supé-

rieures. Nous fournirons donc une meilleure carrière que dans nos existences précédentes dont nous n'avons nullement à nous occuper.

C'est le conseil que je donne à la famille Fallot puisqu'elle existe encore. C'est le conseil que je donne à tous les spirites sans exception.

JOSEPH D'ALGÉRIE

Comment je devins spirite

J'avais je crois dix-huit ans quand j'assistai à la première séance de spiritisme, chez un journaliste parisien qui s'occupait surtout de magnétisme. J'assistai aux phénomènes habituels : la table sur laquelle nos mains étaient placées à plat (nous étions six : quatre hommes et deux femmes) se déplaça en tous sens, frappa des coups, puis finalement se « cala » sur le plancher avec un bruit formidable, sans qu'il fut possible de la faire avancer ou reculer d'un millimètre sous l'effort de nos douze bras agissant simultanément et dans le même sens.

Je n'avais ni foi, ni croyance. Ce ne fut pas ce que j'entendis dire par la suite sur le spiritisme qui put me faire admettre la philosophie de sa doctrine et les manifestation de l'âme après la mort.

Quaud on me parlait des résultats extraordinaires obtenus avec certains médiums, je répliquais par des arguments où les mots « électro-magnétique » arrivaient à tout propos — et hors de propos — je l'ai compris plus tard.

J'avais d'ailleurs l'extraordinaire prétention de croire et de dire que les spirites étaient d'inoffensifs imbéciles. Et, pénétré de cette idée, aucun raisonnement ne pouvait prévaloir contre mon parti pris.

Un jour cependant, un homme grave, à barbe blanche, qui avait été un des disciples d'Alan Kardec, me dit doucement : « Vous ignorez probablement, jeune homme, que les spirites du monde

entier se comptent par millions. Comment pouvez-vous taxer d'imbécilité une aussi forte majorité d'hommes qui étudient avec leur cœur, avec leur conscience, des choses que vous ignorez? »

Cette réplique eut pour résultat de me faire haïr les spirites, et chaque fois que j'avais l'occasion de parler d'eux avec quelqu'un qui pensait comme moi, je les tournais en ridicule.

Les années passérent en affermissant mon incrédulité, et je continuais à considérer la mort comme étant la fin de tout. Par moments, à la suite de certaines lectures ou à la suite d'un deuil cruel, je trouvais bien que cette solution n'était pas satisfaisante et manquait d'idéal, mais les idées que me suggéraient alors mes réflexions étant contradictoires, j'essayai de noyer dans des jouissances matérielles le désenchantement de mon néant.

Un soir, dans un café, je surpris une conversation entre deux hommes que je ne connaissais pas.

L'un d'eux disait que chaque soir en se couchant il évoquait l'esprit de sa mère et que la nuit, il en recevait des conseils qui le guidaient dans la vie.

Je ne sais ce qui se passa en moi, mais je résolus dès ce jour, de ne plus m'endormir sans évoquer l'esprit de mon père, envers qui j'avais eu bien des torts.

Je m'endormis plusieurs soirs sans avoir obtenu aucun résultat et mes nuits s'écoulaient dans un sommeil que ne troublaient ni rêves, ni pressentiments, Le huitième soir, je décidai que je ferais les dernières évocations; le resultat me fixerait définitivement. Il ne se fit pas attendre longtemps. Aux premiers appels j'entendis un coup formidable dans le plafond et j'eus la sensation qu'il s'écroulait. Une frayeur indicible m'envahit, qu'aucun raisonnement ne pouvait atténuer, pour la bonne raison que ce bruit était physiquement inexpliquable; j'habitais en effet *seul* le rez-de-chaussée d'une maison qui n'avait *pas d'étage*.

*
* *

Longtemps après, la fatalité bouleversa ma vie; j'étais marié et j'avais un fils de 12 ans que j'avais élevé dans les idées d'incrédulité du siècle.

La vie était excessivement pénible et pendant un an surtout, ce fut au prix d'efforts surhumains et d'humiliations sans nombre que je parvins à subvenir aux besoins de ma famille. L'existence m'était à charge et je n'avais d'autre consolation que les bonnes paroles d'encouragement de ma femme, très religieuse sans bigoterie.

Souvent injuste et méchant, je lui répondais par des paroles blessantes.

C'est à cette époque que me tomba sous la main un livre populaire qui traitait du spiritisme théorique et expérimental.

Je le lus d'un bout à l'autre, d'une seule haleine, et quand j'eus terminé ma lecture, il me sembla que je n'étais plus le même homme.

— Si c'était vrai ! pensai-je. Quelle belle conception de la vie et de notre destinée ! La mort ne serait plus qu'une illusion, notre existence terrestre ne serait qu'une épreuve ayant pour but l'amélioration, l'avancement de notre âme, le développement de ses facultés supérieures. Et chaque existence bien employée la rapprocherait de Dieu.

Comme cette doctrine du spiritisme était belle et simple, conforme à la logique et à la raison, d'accord même avec la science, puisqu'elle était établie sur des faits ! Elle démontrait l'existence de l'âme et son immortalité. Elle prouvait que les vivants peuvent continuer leurs rapports avec les morts qui leur furent chers et que des conditions absolument spéciales ne sont pas nécessaires pour arriver à ce résultat.

Mon incrédulité était en train de se muer en une foi intense.

La lecture de l'ouvrage spirite m'avait d'abord intéressé comme un roman plein de mystère, mais la conclusion de l'auteur donna à mes réflexions un tour auquel j'étais loin de m'attendre.

Il disait en substance : « Je ne dis à personne de croire à ce que j'ai écrit, mais à ceux qui souffrent cruellement de la vie, à ceux qui pleurent un être cher, à ceux que la fatalité a vaincus, à ceux enfin qui ont besoin d'un réconfort moral conforme avec la raison, je dis ceci : Avec quelques parents ou des amis sûrs,

placez-vous autour d'une table quelconque sur laquelle vous poserez vos mains à plat sans appuyer, puis évoquez l'esprit d'une personne qui vous a été chère de son vivant, et si vous n'obtenez pas de résultat la première fois, recommencez, persistez. Et si vous agissez ainsi avec un désir sincère de savoir, vous obtiendrez un résultat satisfaisant. Il n'y a ni jour, ni heure, ni formule déterminée; l'évocation se fait généralement sous cette forme :

L'assistant qui a le plus d'autorité morale, le père, par exemple, ou le plus âgé de l'assistance prononce la formule suivante :

« Au nom de Dieu tout-puissant, je prie l'Esprit de... de se manifester à nous pour... »

Moralement j'étais convaincu. Je résolus d'entreprendre des expériences et de ne les suspendre qu'après avoir obtenu une preuve matérielle, visible et palpable de l'immortalité de l'âme et de son pouvoir de se manifester aux vivants après la mort du corps.

Je fis part de mes idées à ma femme qui les partagea avec enthousiasme, et le même jour, aidés de notre fils, nous commençâmes les évocations :

Nous prîmes l'habitude de faire ces expériences deux fois par jour, après déjeuner et après dîner, avec une durée de 30 minutes au moins chaque fois.

Et cela dura 46 jours, soit 96 évocations, avant d'obtenir le premier résultat.

Voici ce que nous faisions : ma femme, mon fils et moi placions nos mains à plat sur le bord d'une grande table rectangulaire en bois blanc. Après m'être recueilli un instant, je disais :

— Au nom de Dieu tout puissant, je prie l'Esprit de mon père, Jean N'Hutter, de se manifester à nous pour nous prouver l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Si tu peux me donner cette preuve, chèr père, je m'engage à changer de vie du jour au lendemain et à conformer ma conduite aux enseignements spirites ».

La quatre-vingt-douzième fois il se produisit d'abord *dans* la table des bruits étranges qui augmentèrent d'intensité, puis la table se déplaça dans différentes directions.

Ma première surprise passée, je demandai d'une voix émue :

— Est-ce l'Esprit de mon père qui est ici?

La table se souleva lentement du côté de mon fils.

Je compris que ce mouvement signifiait oui, mais je demandai néanmoins :

— Cela veut-il dire oui ?

La table se souleva de la même façon

— Et quand tu voudras dire non, comment feras-tu ?

La table s'agita horizontalement de gauche à droite.

— Peux-tu me donner une preuve matérielle, indiscutable de ta présence au milieu de nous ?

— Oui.

— Tu vois ce baquet renversé qui est là dans un coin de la pièce ?

— Oui.

— Je vais y placer une feuille de papier et un crayon, et je couvrirai le tout d'une planche ; pourras-tu écrire ton nom ?

— Oui.

— Tout de suite?

— Oui.

Immédiatement j'installai les choses comme je venais de le dire, et presque aussitôt un coup violent retentit dans le baquet.

— Tu as déjà terminé? demandai-je.

La réponse fut un second coup pareil au premier.

Emu comme je ne l'ai jamais été de ma vie, j'ôtai la planche et *je vis le nom de mon père écrit de sa propre écriture sur le papier*,

Je me sentis pénétré par la vérité !

Que ne puis-je toujours rester sous l'empire de l'énergie spirituelle que me communiqua cette minute suprême, surtout lorsque les tentations m'assaillent ! Mais ne demandons pas l'impossible. notre terre est un monde d'épreuves dont nous devons tirer profit pour vaincre nos vices et nos passions.

Le spiritisme, en nous donnant la preuve de l'immortalité de l'âme, peut nous aider à combattre notre égoïsme féroce et notre orgueil insensé. Les Esprits désincarnés nous enseignent la vanité des choses humaines qui n'ont pas pour but la Fraternité Univer-

selle, ils font même mieux que nous l'enseigner, ils nous le prouvent.

Mais il faut toujours agir dans un but sérieux et jamais par vaine curiosité ou par distraction. Avoir soin de ne pas fatiguer le médium par des expériences répétées.

En se conformant à ces principes, tous les hommes de bonne foi obtiendront des résultats *moraux* certains, qui seront pour eux une consolation de la peine de vivre. Et ils aideront à propager la doctrine spirite qui est destinée à régénérer le monde.

(La Vie Mystérieuse). RAPHAEL N'HUTTER.



Une Mort Tragique Prévue par la Victime

ÉTRANGE PRÉDICTION

Les journaux de la métropole ont raconté, dernièrement l'épouvantable accident arrivé à une jeune artiste, Mlle Irène Muza, qui fut atrocement brûlée par l'essence avec laquelle son coiffeur lui lavait la chevelure.

Mlle Irène Muza a succombé après les plus affreuses souffrances. Elle était âgée de vingt-huit ans et avait eu ces dernières années des succès sur diverses scènes parisiennes. Elle était allée à Buenos-Ayres avec une tournée artistique et venait de rentrer à Paris, depuis quelques jours seulement. Très aimée de ses camarades, la jeune artiste avait parfois des accès soudains de tristesse. Mlle Dudlay, l'éminente tragédienne, qui l'a beaucoup connue, apprenant cette fin tragique, rappelait, sur sa jeune amie, une assez étrange aventure, bien faite pour intriguer les esprits sceptiques.

« Il y a plusieurs mois déjà, dit Mlle Dudlay, alors que se tenait ici une séance de spiritisme, Irène, qui s'était endormie, fut interrogée par une amie qui la questionna sur ses succès futurs, sur sa carrière artistique. Mlle Muza avait alors un crayon à la main

et, sur le cahier de notes où elle transcrivait ses prédictions, elle traça ces mots : « Ma carrière sera courte et je n'ose écrire quelle sera ma fin qui sera terrible ! » Quand elle se réveilla, nous avions effacé l'affreuse prédiction dont nous lui cachâmes les termes. »

Hélas ! la sinistre prophétie n'était que trop vraie.

Une réponse de A. Piron à son ami Isidore Leblond(1)

Puisque, mon cher ami, vous désirez connaitre
A quoi, dans l'infini, nous passons notre temps,
Je viens, sans plus tarder, répondre à votre lettre
Et vous donner, ici, l'emploi de nos instants.
J'ai le très grand regret, mon cher, de vous apprendre
Que les jeux du bouchon, chez nous, sont démodés.
A peine si, parfois encore, l'on peut surprendre
Quelques esprit arriérés faisant partie aux dés.
Finis, pour nous aussi, les plaisirs de la table,
Les bons morceaux, les vins, les gâteaux pralinés ;
Car, si tous ces bons mets sont chose délectable,
Ils ont leur épilogue en certains cabinets.
Or, comme le nuage est par trop perméable,
Il serait malséant qu'en bas, le pauvre humain
Qui, après tout enfin, pour nous est très aimable,
Quelquefois, sur le nez, reçut notre trop plein.
Pour bien comprendre, ami, ce que nous pouvons faire,
Un jour, il vous faudra laisser là votre corps,
Et, prenant votre vol, jusque dans notre sphère,
Venir vous renseigner sur nos genres de sports.

Médium : Durand

Alger, le 12 mars 1909.
Alexis Piron
1689-1773

(1) Voir La Vie Future de Février

DIALOGUE ENTRE UN MÉDECIN ET SON MALADE

LE DOCTEUR. — « Vous faites une propagande en faveur de l'existence de l'*âme*. Avez-vous jamais vu une âme ? — Non — En avez-vous jamais touché une ? — Non — En avez-vous jamais adoré une ? — Non — En avez-vous jamais goûté une ? — Oui — Alors, de votre propre aveu, il y contre vous *quatre* sens, pour *un* en votre faveur. Il en résulte logiquement qu'il n'existe pas d'âme. »

LE MALADE. — « Vous avez pour tâche de soulager la *douleur*. Avez-vous jamais vu une douleur ? — Non — En avez-vous touché une ? — Non — En avez-vous adoré une ? — Non — En avez-vous goûté une ? — Non — En avez-vous senti une ? — Oui. — Alors, de votre propre aveu, il y a contre vous *quatre* sens, pour *un*, qu'il n'existe pas de douleur. Or, vous concluez que la douleur existe ; à mon tour, je conclus aussi que j'ai une âme. »

(*Le Phare de l'Espérance*)

GROUPE JEANNE-D'ARC (ALGER) MÉDIUM Mlle J... F...

LES FLEURS DU TOMBEAU

Communication Médiuminique

Elle avait adoré les fleurs, ses jeunes sœurs ; elle avait soutenu leur fragile existence et, jusqu'en son cercueil, elles effleuraient, d'une suprême caresse, son visage immobile ; et sur le blanc tombeau, autour du marbre pur, des roses à foison, des pâles marguerites, des lilas, des jasmins, tout un autel fleuri qu'une main maternelle, dans un pieux amour, entretenait chaque jour.

La nuit obscure tombait sur le champ du silence ; et, dans le calme serein que nulle âme ne trouble, tout était endormi d'un paisible sommeil.

Une ombre s'est glissée, furtive, passagère ; elle passe et repasse entre tous les tombeaux ; une ombre ?... non... un être humain... un homme... ; il a cueilli des herbes odorantes ; il a, sur chaque

mausolée, dérobé les pâles immortelles, les roses éclatantes. Oh ! l'infâme ! Oh ! l'impie !... enlever à ces morts leur suprême parure, profaner les jardins où les Ames se promènent, silencieuses, errantes et muettes. L'ombre vient s'arrêter devant le blanc tombeau ; quelle fraîche moisson ! son regard brille, il coupe et la sève s'épand, la vie s'écoule des pauvres mutilées. C'est fait... et l'ombre a disparu...

Alors sur le marbre pur se dresse une ombre blanche ; elle écarte les fleurs et les tiges saignantes ; la jeune âme s'assied et la désespérée pleure ses douces fleurs qu'un profane a ravies.

Le jour a reparu... et la nuit redescend..., l'ombre furtive encore, sacrilège, revient, mais l'ombre blanche veille et sur la main impie elle pose sa main. L'être, épouvanté, se redresse soudain ; des gouttes froides perlent à son front blême ; un rayon l'éblouit ; la jeune Ame apparaît à ses yeux égarés. « Ne tremble pas, dit-elle, arrête et réponds moi. Que viens-tu faire ici, à l'heure du repos, où nul humain ne vient nous visiter ? Que fais-tu, lâche, impie ? ne sens-tu pas que ce que tu prends aux âmes ne t'appartient pas ? Pourquoi viens-tu, sur ma tombe si pure, arracher mes compagnes, mes petites et douces sœurs ? » — L'inconnu écoutait ; « Qui es-tu toi ? fantôme ou vérité ? » — La voix de cristal pur, harmonieuse et tendre, répondit : « Je suis Vérité ; mon nom est sur la pierre, et je fus Marguerite. Moi aussi, je fus fleur, mais, à peine éclose, la mort vint me cueillir au seizième printemps ; je n'eus pas de compagne ; seules, les fleurs m'aimaient. Pourquoi, jusqu'en mon tombeau, viens-tu me les ravir ? Oh ! n'y touche pas ; sais-tu qu'ici il est des âmes jalouses qui veillent leur tombeau ; n'arrache pas leurs fleurs qu'elles préfèrent, car, hélas ! elles te poursuivraient. »

L'inconnu sentit fléchir ses genoux, et sa gerbe tomba aux pieds de l'ombre blanche ; des sanglots emplirent sa gorge, il murmura : « Je crois en toi, âme de Marguerite ; pardonne moi ma tâche criminelle. Hélas ! tu as des fleurs, et, là-bas, ma mère dort aussi ; et moi, infortuné, je n'eus jamais la douceur d'en recouvrir sa pierre. Ma mère dort ou veille et elle n'en a pas, c'est pour elle, qu'à toi je les ai prises. Oh ! pardonne moi, âme de Marguerite ». L'inconnu suppliait, la jeune âme sourit : « Pauvre cœur, garde-les, va, car pour une mère, je veux te les offrir, mais prends seules les miennes ; désormais sache-le bien ». Le rayon disparut, l'inconnu s'en alla.

Sur le blanc tombeau, autour du marbre pur, on vit, chaque matin, de fraiches fleurs nouvelles, des champs, des bois, mêlées aux herbes folles, celle que Dieu fait croître en sa vaste nature et qu'il donne à tous. L'inconnu avait rendu ce qu'en un jour de détresse, il avait dérobé.

Dix étés passèrent et dix printemps avaient reverdi les tombeaux. Un clair matin, l'inconnu revint à la blanche vision ; mais les rides sur son front avaient, d'un dur labeur; marqué le sillon. Chancelant, il marchait. Enfin voici la pierre où la jeune âme, un jour, vint le ravir. Les fraiches fleurs sont presque fanées; elles s'inclinent sur leur longues tiges, toutes pâles elles se meurent. L'inconnu les regarda longtemps ; quelque chose de froid coulait dans ses veines.

Il s'en alla, se soutenant à peine ; les fleurs s'inclinèrent encore jusqu'à toucher terre.

Le lendemain, tout près du blanc tombeau, un homme noir creusait un trou profond ; puis, lorsqu'un lourd cercueil y eut été déposé, lorsque la froide terre eut recouvert le trou profond, alors les fleurs du blanc tombeau, jadis si fraiches, si parfumées, tombèrent jusqu'à terre, inanimées.

Deux âmes étaient là recueillant, à leur dernier souffle, les petites âmes-fleurs; le soir, tout paraissait désert, abandonné, flétri ! Les deux âmes fidèles étaient parties, emportant vers les sphères heureuses les toutes petites Ames des jolies fleurs défuntes.

Il ne restait à la terre que leurs dépouilles mortelles qui gisaient ; leurs deux jeunes corps étaient rétournés à l'ultime poussière.

Ne cueillez pas les pâles fleurs de la terre
Que vous voyez fleurir près des caveaux,
Laissez la paix à l'Ame solitaire.
Laissez les roses au tombeaux.

GEHANA

La place nous manque pour donner la suite de notre feuilleton et la Bibliographie.

Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER